

Premier mai parigot : résister c'est créer !

Quand la fête de Saint Jacques (1) tombe un dimanche, les catholiques observants se rendent en pèlerinage à Compostelle ; ça revient tous les 6, 5, 6 puis 11 ans. Pour les dévots de Shiva la Grande Kumbha Mela c'est tous les 12 ans ; 100 millions de pèlerins en 2013. Mais pour les anarchistes parisiens c'est bien plus simple : c'est chaque année le premier mai Place des Fêtes et direction celle de la République.

On était près de 3000 à descendre la colline de Belleville pour *le rituel*. Son dress-code, sa liturgie mille fois répétée, ses officiants à mégaphone et son ambiance familiale. Enfin, sauf lorsqu'une copine qui fermait la manif avec quelques autres, brandissant son drapeau de la FA, s'est faite happée par les robocops. De son bouclier, une des brutes la poussait vicieusement dans le dos. Elle, forcément, elle résistait un peu. Et *Paf !* une seconde : le mur s'ouvre deux cagnes la choppent l'entraînent derrière, la ligne est déjà refermée. Tu te demandes si t'as rêvé. Quelques cris, on s'arrête, le reste de la manif continuait d'avancer, déjà trop loin pour faire corps. On est pas bien nombreux, on hésite, le rapport de force sent la loose. On veut de l'aide, en vain, la manif poursuit sa descente. Pas fier de moi, je me rattrape mal en me disant qu'un S.O. bien organisé c'est pas du luxe... Plus tard, à Publico j'apprends qu'un sous-cortège qui rejoignait la manif l'a sauvée. Les malfaisants pris en sandwich ont préféré dégager léger laissant leur prise sur place. Peut-être une des Kro.potes on me dit ?

Faut dire que des flics y'en avait vraiment partout, pis que les doryphores ! Devant, derrière et sur chaque côté du cortège, les seuls endroits où tu pouvais coller c'était leurs boucliers.

Créatifs d'ici et d'ailleurs

Cortège planplan. On est contents de se retrouver, on papote, on se réchauffe, certains s'échauffent. Au milieu des anars, une banderole de jeunes grecs de Paris, très sympas. Aussi un groupe de Kanaks (2) regroupés autour d'un drapeau. On discute un peu et ils me disent un mix de terroir et d'ouverture qui résonne alors que partout on redécouvre *la commune*. Un des défis de la commune justement c'est de faire jouer le terroir et l'ailleurs, les « d'ici » qui nourrissent la terre de leurs fluides, et les « d'ailleurs » qui lui donnent de l'air – ça pourrait s'écrire *solid'air*. Les chinois diraient Yin et Yang ; les biologistes la membrane nécessairement poreuse de la cellule. Les zapatistes aussi qui font jouer ce qu'ici on ne sait qu'opposer, ils disent *mandar obedeciendo* (commander en obéissant). Ici plutôt que de d'explorer les possibles équilibres, on fait la chasse au complotiste. Plus facile, plus rassurant aussi – le stress pousse à *agir* – mais on se se tire dans le pied. Justement, une banderole poétique annonce la venue prochaine des zapatistes.

C'est une grande chance que des peuples d'ailleurs viennent gratter nos évidences, dévoiler nos impensés – écoutons-les. Certains connaissent – parfois vivent encore – les modes de vie précapitalistes éradiquées ici ; ils ont quelque chose à nous apprendre. Quelque chose de vital dont Karl Polanyi dans sa « *Grande Transformation* » explique comment on nous la volé.

Ooops, il faut bien sûr saluer la magnifique banderole (renforcée ?) portée tout du long par les gros bras du groupe Commune de Paris de la Fédération Anarchiste et réalisée avec brio par Juan. Elle fait honneur à la Fédération et met en évidence le rôle indispensable des artistes, leur raison d'être : se laisser saisir par *cela* que toutes et tous ressentent mais peinent à exprimer, *cela* qui pousse à se révolter, *cela* qui cherche à se faire voir et entendre. Puis le rendre sensible – images, formes, sons, danses, mots – et nous le partager. Et de tout temps la bourgeoisie s'attache à nous les voler, à se les attacher, leur passer le collier et les tenir en laisse, domestiqués, inoffensifs. Elle capture l'art à son

profit, rabote l'élan vital et le transforme en *culture* pour s'en faire un piédestal. Spéculée dans les salles des ventes, emmurée dans les musées et mise sous respirateur dans les conservatoires. Nombre de dignitaires nazis, on le sait, étaient extrêmement cultivés ; il ne faut pas s'en étonner, c'est normal. Chauffés comme la braise au feu de ces momies, comme Juan, faisons de l'art, soyons sages-femmes de la vie. *Mais je m'emballe...* à tout le moins, soyons en nombre pour brandir la banderole lors de la montée prochaine au mur des fédérés.

À Répu ça continue

Arrivés à Répu, ça grouille ! Énormément de monde dans la place déjà un peu décorée par les totos. Les Kurdes bien sûr, encore et toujours ; ils ont enfin remis leurs portraits géants des bouchers communistes. Reste celui du leader maximo à moustaches, encore et toujours en prison. Leur traditionnelle danse en cercle aussi qui revient à chaque manif au son d'un doudouk soutenu par un gros tambour à deux peaux. Leur chant couvrait celui d'un imposant orchestre classique mené à la baguette juste à côté. Sympathique mais plus adapté aux salles et salons compassés de la rive droite qu'à la vivante zoubida de notre 11^e arrondissement. Côté musique toujours, une énorme fanfare d'une trentaine de cuivres et une furieuse batucada. Ah – toujours les Kurdes... pour la première année, des drapeaux à dominante violette prolongeaient le bras de certaines danseuses.

Sur la place, les biens visibles Gilets Jaunes – toujours beaucoup de femmes – dont la créativité est un vrai régal. Auto-organisés et pour la plupart allergiques à tout chef, les GJ sont nécessairement créatifs ; chaque Gilet est un cri, une BD, le récit d'une révolte, personnelle, vécue. Certains avec le A cerclé parfois enflammé, deux frexiteurs aussi accroché à leur drapeau tri.ste.colore. Il se diffusait le numéro 9 de « *Plein Le Dos – La rue contre le mépris* » des JG de Belleville qui documente l'art brut des sans-diplômes : « *Je pense / Donc J'en suis* », « *Mama was a Gilet Jaune* » ou encore cette simple guillotine avec au-dessous un haïku radical et magnifique : « *Couic Couic* ».

Ah, pour terminer... pour la première fois, je vois une pancarte contre le numérique « *Arrêtons la digitalisation du monde* ». Ça fera plaisir à la copine Hépha qui pige là-dessus dans le ML. Ah, après j'arrête ! un bout de carton m'a mis le bourdon : *On veut le droit d'avoir les droits*. Ce passage « au deuxième ordre » montre à quel point on recule on recule on recule et qu'on n'en voit pas la fin. Direction le cortège de tête.

Du cortège de tête aux têtes de gondole

Fatigue... Demi-tour et direction les têtes de gondole de Publico, pas très loin. Plein de livres qu'on voudrait tous lire – Paris sans Publico serait plus pareil ! Alors juste deux livres pour conclure ce compte-rendu (de manif). Une biographie de Little Bob Story (P'tit Bob pour les fans), le rocker havrais au grand cœur qui nous mettait le feu à la grande époque du Bataclan, bien avant l'assaut d'une des sectes des adorateurs de l'Un. P'tit Bob y s'la pétait pas du tout et c'était pas un feignant ! Il balançait son rock cash dans ta gueule et nous on gueulait encore plus fort. Que les Ramones de N.Y. à côté c'était d'la gnognotte. Y'avait d'l'amour dégoulinant et du beat bien méchant, tout mélangés ; le bonheur en trois accords. Maintenant tu peux toujours le lire !

Mais bon, aussi, côté intello, à Publico y font pas semblant non plus. Si les artistes, je disais, nourrissent notre cerveau droit, celui qui nous fait bouger, pour le gauche qui nous fait penser, c'est les philosophes qui servent la soupe, avec leurs concepts : pas de concepts, pas de pensée – vive les philosophes ! Alors en tête de gondole, je vois l'édition poche du remarquable *Résonance* de Hartmut Rosa, l'héritier de l'École critique de Francfort. Pas dégonflé non plus, Hartmut il se lance

pour nous dire « la vie bonne »... qu'une fois *nos besoins* satisfaits (un toit, à manger, à boire, un peu d'amour et d'amitié), on pourrait bien se passer de tous ces mirages dont le techno-capitalisme nous gave, et que *résonner* serait la réponse à ce trop-plein de vide ; que ce qu'on aime au fond, c'est résonner, tout comme les cordes de mes guitares, et que ça produit cet extraordinaire et double effet : développer tout à la fois notre puissance d'agir sur le monde et notre capacité à nous accorder au monde. Résonner avec un, une autre, un chant, un cul, un tableau, un nuage, une phrase, un caillou, une feuille qui danse en tombant – avec ce-qui-nous-touche à cet instant. C'est pas un mystique, Hartmut, pas un développeur personnel, y nous dit son truc, en 14 chapitres, systématiques, rigoureux, précis. J'y connais pas grand chose aux Granzanciens, mais je crois que Bakounine il dit un truc un peu comme ça au sujet de la liberté, que c'est plutôt mieux quand on est plusieurs. Y'aurait plus de fréquences à explorer, à jouer. Ça serait mieux. Commandez ce livre à Publico et lisez le – entre deux manifs.

Et au prochain prochain 1^{er} mai !

Un manifestant

- 1) L'apôtre et frère du Crucifié.
- 2) « Hommes libres » !